Document generated on 07/19/2025 4:28 a.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Place aux livres

Number 71, Fall 2002

Une pinte d'histoire : l'industrie du lait

URI: https://id.erudit.org/iderudit/7495ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2002). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (71), 63–68.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Paolo Carile. *Le regard entravé : littérature et anthropologie dans les premiers textes sur la Nouvelle-France.* Sillery/Rome, Septentrion/Aracne, 2000, 223 p.

Andreas Motsch. *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique.* Sillery/Paris, Septentrion/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, 300 p.

Tout le monde sait qu'une recension en dit aussi long sur son auteur que sur le livre dont elle rend compte. Et puisque nous en sommes aux confidences, je ne vous cacherai pas que j'ai beaucoup apprécié le livre de Paolo Carile, *Le regard entravé.* Ce livre réunit sept études où les écrits de Marc Lescarbot principalement, mais aussi deux ouvrages de ses contemporains Biard et Montchrétien, sont examinés en ce qu'ils se rapportent aux populations autochtones que les Français rencontrèrent en Acadie au début du XVIIe siècle. S'écartant un peu des préjugés et des schémas traditionnels qui servaient à appréhender l'Amérique à son époque, Lescarbot réussit, selon Carile, à présenter dans des formes littéraires diverses la nouveauté de la réalité dont il fit l'expérience pendant son séjour à Port-Royal, en 1606-1607.

Pour en arriver à cette opinion, Carile suit une démarche assez originale qui lui permet de contourner la tautologie que l'on fait toutes les fois, presque naturellement, quand on juge de la qualité des sources en fonction de l'état actuel des connaissances, comme si des sources étaient d'autant plus fiables qu'elles confirment ce que l'on croit savoir! Carile procède autrement. Sur le fond des lieux communs relatifs aux «Sauvages», dont il n'est pas nécessaire de juger s'ils correspondent ou non à la réalité, il fait ressortir les aspects du discours de Lescarbot qui ne peuvent être compris comme la simple répétition d'images préconçues et qui tiennent donc plus directement de sa propre expérience. Évidemment, l'originalité n'est pas gage de vérité, notamment de cette vérité qui est conçue comme l'adéquation du discours à la réalité.

Mais, telle n'est pas la vérité dont il est question dans *Le regarde entravé.* Ici, ce sont les discours, notamment l'*Histoire* et les *Muses de la Nouvelle-France* de Lescarbot, qui viennent «assurer un bien-fondé littéraire au vécu exotique» (p. 20), c'est-à-dire aux faits. Ceux-ci, dès lors, se révèlent nécessairement dans des perspectives, comme celles de Biard et de Lescarbot qui s'opposèrent au sujet de l'évangélisation. Les perspectives étant toujours diverses, la réalité devient ultimement impénétrable et les textes, qui ne peuvent se taire, semble-t-il, se mettent à parler de leurs auteurs : «Les textes de Biard et de Lescarbot, malgré leur visée historique et ethnographique, nous informent peut-être davantage sur leurs auteurs que sur les autochtones canadiens dont ils prétendaient fournir une "relation véritable."» (p. 149).

Pour ce qui est du livre de Motsch, je dois vous avouer que son contenu dépasse de loin mes capacités intellectuelles. Dans ces conditions, je ne devrais peut-être pas tenter d'en faire un compte rendu, surtout que j'ai sauté quelques pages. Mais, j'y vais tout de même, étant donné que je désire conserver l'exemplaire qui m'a été fourni pour recension afin de l'exhiber, comme il était de mise avec *Les mots et les choses* de Michel Foucault, au cours des années 1970. Juste un exemple pris au hasard : «Le dénouement des prédicaments temporels du discours ethnographique dépend donc du dispositif discursif de l'ethnographe. La nature du temps doit, en effet, être comprise discursivement, c'est-à-dire comme une construction discursive et non pas de manière substantialiste, matérialiste ou logique.» (p. 112).

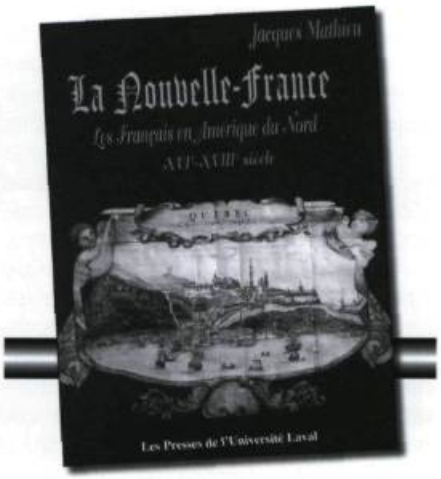
Aussi ardue qu'ait été la lecture de *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*, je pense en avoir retenu quelque chose. Pour le dire en peu de mots, Lafitau tente de concilier le savoir de son époque sur la diversité des peuples avec la doctrine catholique de leur origine commune; au cœur des controverses : les «Sauvages américains» – évidemment. Or, comme cette origine ne peut être démontrée en suivant le fil de l'histoire, Lafitau se rabat sur la comparaison de leurs mœurs avec celles des peuples de l'Antiquité; constat de ressemblances : mêmes mœurs, même origine – bingo! Les deux premiers chapitres du livre de Motsch décrivent donc en détail le contexte des débats théologiques et philosophiques dans lequel parut en 1724 l'ouvrage du jésuite Joseph-François Lafitau, *Les Mœurs des Sauvages américains comparés aux mœurs des premiers temps*, et les conditions qui virent entrer la comparaison des mœurs dans le discours scientifique.

Dans le troisième et dernier chapitre intitulé «Économie générale et production de la valeur», qui m'a semblé le plus intéressant probablement parce que l'auteur y aborde de plus près quelques aspects ethnographiques du texte de Lafitau, Motsch procède à une interprétation des concepts et des théories par lesquels le discours ethnographique discourt du don, de la gynécocratie, de la monnaie et de l'écriture, en général, dans les sociétés amérindiennes et chez les Iroquois. Je ne sais trop pourquoi, mais le livre de Motsch m'a rappelé mes anciennes velléités épistémologiques, que je trouve bien naïves maintenant : comme si j'avais été exempt de présupposés alors que j'étudiais ceux d'un autre – le comble de la réflexion! Je préfère vous laisser sur cette pensée d'une plus grande sagesse : «la généralisation et l'abstraction mêmes sont porteuses de certains risques» (p. 181-182).

Jean-Guy Deschênes

◆◆◆

Jacques Mathieu. *La Nouvelle-France : les Français en Amérique du Nord XVIe-XVIIIe siècle.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 271 p.



Cette nouvelle édition de la synthèse de Jacques Mathieu vise «à initier les étudiants français à l'histoire de la Nouvelle-France [et à] rejoindre les intérêts du public québécois.» Reposant sur une recherche solide (malgré l'absence des travaux publiés après 1988) et une présentation très intéressante, ces objectifs sont atteints admirablement.

L'auteur souligne que sa présentation «sans sacrifier les événements politiques et militaires, privilégie les mouvements de fond qui ont marqué l'évolution de la colonie» (p. 46). La première partie du livre est consacrée à l'Amérique du Nord au XVIe siècle, particulièrement aux pêcheurs, aux premiers contacts européens avec le continent et les Amérindiens. La présence amérindienne dans le nord-est de l'Amérique est présumée remonter «probablement à quelque 5 000 ans avant Jésus-Christ.» (p. 14). Cependant, des recherches plus récentes montrent que cette présence est bien antérieure. Ce détail devra donc être révisé lors d'une prochaine édition.

La deuxième partie présente «l'implantation et [la] consolidation d'une colonie française en Amérique du Nord au XVIIe siècle» et décrit l'évolution de l'activité économique (commerce des fourrures, agriculture, métiers et services) et ses conséquences sur la vie des habitants. Le chapitre sur les «transferts, adaptations et emprunts culturels» est particulièrement intéressant. La troisième partie, «Vivre en Nouvelle-France au XVIIIe siècle», expose les changements survenus entre 1700 et 1755. En marge du texte principal, des notes biographiques, des chronologies utiles, des cartes et environ 200 photos agrémentent la consultation de l'ouvrage fort intéressant de Jacques Mathieu, un de nos meilleurs historiens.

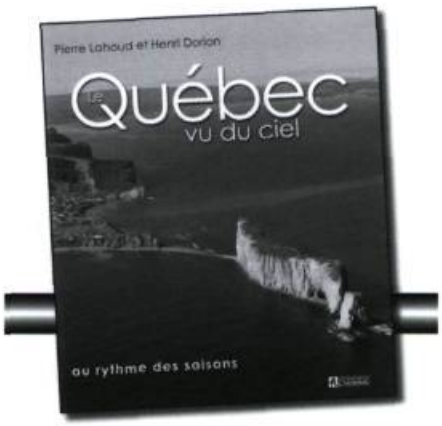
John MacFarlane

◆◆◆

Pierre Lahoud et Henri Dorion. *Le Québec vu du ciel. Au rythme des saisons*, Montréal, Éditions de L'Homme, 2001, 253 p.

On entend souvent dire que les Québécois voyagent trop peu et, plus grave encore, qu'ils connaissent mal leur propre pays, aussi immense soit-il. Ici, le photographe Pierre Lahoud et le géographe Henri Dorion nous offrent un parcours que peu d'entre nous pourront se permettre : un survol détaillé de l'ensemble du Québec, sous des angles vraiment inhabituels! On y découvre, vus du ciel, des villes, des campagnes, des plans d'eau, des îles, du sud au nord, sous toutes les saisons.

Le livre *Le Québec vu du ciel* est littéralement éblouissant et unique. Ici, les couleurs et les reflets de nos paysages attirent notre regard, comme si le soleil exerçait un pouvoir plus intense sous cette inhabituelle perspective perpendiculaire. Les cadrages de Pierre Lahoud sont admirables de précision et d'intelligence, faisant ressortir les contours d'une île ou d'un lac, l'aspect linéaire d'un paysage, le



découpage tranchant exercé par la lumière. Le travail éditorial reste impeccable du début à la fin, mettant pleinement en valeur ces centaines de photographies de grand format. Parmi ses autres réussites, Pierre Lahoud avait déjà contribué à un autre album de photographies devenu assez rare, principalement centré sur la région de la Capitale nationale, sous le titre *Québec à ciel ouvert* (publié dans une édition de luxe par Henri Rivard, puis chez Libre Expression, en 1987).

Des albums de ce genre existaient déjà à l'étranger, notamment en France (par exemple l'Italie ou la France vues du ciel, aux Éditions Gründ). Aux États-Unis, Robert Cameron avait édité son gigantesque album intitulé *Above Washington* (Cameron & Co., San Francisco), axé sur l'histoire photographique de la capitale américaine, en 1979. Plus récemment, le photographe français Yann Artrus-Bertrand a de son côté publié plusieurs ouvrages, affiches et agendas sur Paris, la France et même la Terre, toutes vues du haut du ciel. Chaque fois, notre regard est séduit, car ces photographies aériennes échappent totalement à la banalité et à l'usure. Celles du Québec sont particulièrement réussies et totalement incomparables.

Signe de la popularité de ce genre d'albums, les abonnés de la Bibliothèque Gabrielle-Roy de Québec ont offert à *Québec vu du ciel. Au rythme des saisons* le Prix du public, en tant que livre préféré de 2001. On ne peut que les approuver dans leur choix, car je crois qu'il restera longtemps le plus beau livre de photographies sur le Québec.

Yves Laberge

◆◆◆

Jacques Saint-Pierre. *La Côte-du-Sud.* Québec, Les Éditions de l'IQRC, 2000, 176 p.

Paru en 2000 dans la collection Les régions du Québec, histoire en bref, *La Côte-du-Sud* se veut une version abrégée et actualisée de l'*Histoire de la Côte-du-Sud* publiée en 1993, dont Jacques Saint-Pierre est l'un des coauteurs. S'adressant cette fois à un lectorat plus large, cet ouvrage brosse un panorama aussi concis que complet de la patrie de Philippe Aubert de Gaspé, célèbre auteur des *Anciens Canadiens.*

Bordée par le fleuve Saint-Laurent et la frontière américaine, la Côte-du-Sud s'étend de Beaumont à Notre-Dame-du-Portage, chevauchant les régions administratives de Chaudière-Appalaches, de Québec et du Bas-Saint-Laurent. Partagée entre le fleuve et le plateau appalachien, la Côte-du-Sud est «formée d'un chapelet d'îles, dont la seule habitée est l'île aux Grues, d'une plaine littorale constituée d'une série de terrasses entrecoupées d'affleurements rocheux, qui correspond à l'aire seigneuriale, et d'un vaste plateau

légèrement ondulé, de colonisation plus récente», lit-on en quatrième de couverture. En somme, une région au territoire hétéroclite qui a marqué de maintes façons le développement et la vie des Sudcôtois.

En trame de fond de *La Côte-du-Sud*, Jacques Saint-Pierre a pris soin de faire ressortir les particularités et la culture propres aux Sudcôtois. De la colonisation de la Côte-du-Sud, au XVIIe siècle, jusqu'à nos jours, nous survolons la formation et l'évolution de la région tant sur le plan économique, géographique, politique que démographique. Tout en retraçant les trois siècles et demi d'histoire des Sudcôtois, traitant du passage d'un mode de vie basé sur l'agriculture à l'exploitation forestière, de l'avènement du chemin de fer du Grand Tronc, du téléphone, de l'électricité puis de l'industrialisation, nous traversons en filigrane l'histoire du Québec.

En moins de 200 pages, l'ouvrage brosse un excellent portrait d'ensemble de la Côte-du-Sud. Et il faut mentionner que l'essai présente une riche iconographie qui appuie l'ensemble du texte. En outre, on compte pratiquement une image par page. Bien qu'elle ne soit pas considérée officiellement comme une région, la Côte-du-Sud, vue par Jacques Saint-Pierre, a toutefois son entité propre. Et si, comme l'admet l'auteur dans son introduction, «le pays des *Anciens Canadiens* reste encore aujourd'hui mal connu» (p. 7), la lecture de *La Côte-du-Sud* donne assurément le goût d'en savoir davantage et suscite l'envie de visiter soi-même cette région.

Jean-François Bouchard

◆◆◆

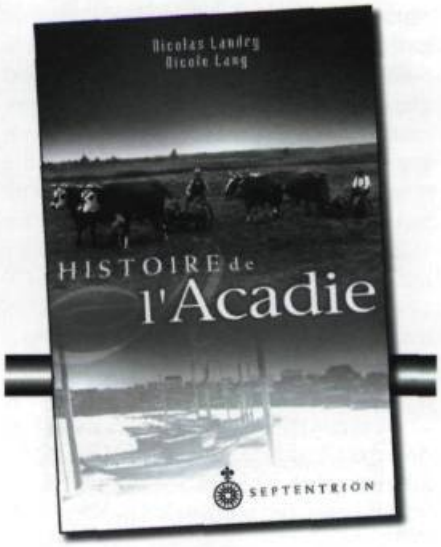
Nicolas Landry et Nicole Lang. *Histoire de l'Acadie*. Sillery, Éditions du Septentrion, 2001, 343 p.

À l'aube du 400e anniversaire de l'Acadie, cet ouvrage présente la communauté francophone des Maritimes, c'est-à-dire du territoire de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard.

L'Acadie voit le jour en 1604, avec la fondation d'un premier établissement français en Amérique du Nord, dans l'île Sainte-Croix.

Ces deux spécialistes de l'histoire acadienne permettent au lecteur d'approfondir les grands mouvements qui ont façonné cette colonie : les phénomènes socio-économiques, le volet politique et institutionnel, de même que la contribution et l'expérience des femmes et des Amérindiens.

Le premier chapitre fait découvrir l'Acadie française (1604-1713). Les débuts sont difficiles. Le peuplement réel ne débute qu'en 1632 et se poursuit jusqu'en 1670. En 1713, ce territoire est cédé à la Grande-Bretagne.



L'Acadie anglaise (1713-1763) montre que la plupart de ses habitants demeurent sur le territoire et se multiplient à un rythme accéléré. Les conditions de vie sont bonnes. Mais à partir de 1755 jusqu'en 1762, la déportation des Acadiens met fin à cette existence paisible.

Avec la reconstruction territoriale et sociale (1763-1850), c'est l'émergence d'une nouvelle Acadie et la réinstallation de la population.

Intégration sociale, économique et politique (1850-1880) : la population vit de grands changements dans les structures politiques. Les Maritimes entrent dans la Confédération canadienne. À partir de 1870, il y a l'émigration vers les États industriels de la Nouvelle-Angleterre.

Les trois derniers chapitres : les structures institutionnelles et les transformations sociales et économiques (1880-1914), les guerres mondiales et les bouleversements économiques (1914-1950) et les nouveaux enjeux et les nouveaux débats (1950-2000) font réaliser que le monde rural est encore prédominant, mais qu'un changement irréversible est enclenché. Les deux guerres mondiales et l'émigration perturbent l'évolution démographique des Acadiens. C'est l'apparition du mouvement coopératif qui englobe les pêches, l'agriculture et l'épargne. Un réseau de collèges acadiens se développe. L'importance du français dans la vie publique progresse. Mais la situation difficile sur le plan économique encourage l'exode des jeunes.

«Cette Acadie sans frontière est aux prises avec trois réalités menaçant le maintien des forces vives démographiques, soit le déclin des naissances, l'assimilation et l'exode vers l'extérieur en quête d'un mieux-être économique.» (p. 312)

C'est une synthèse intéressante pour les amateurs d'histoire.

Laval Lavoie

◆◆◆

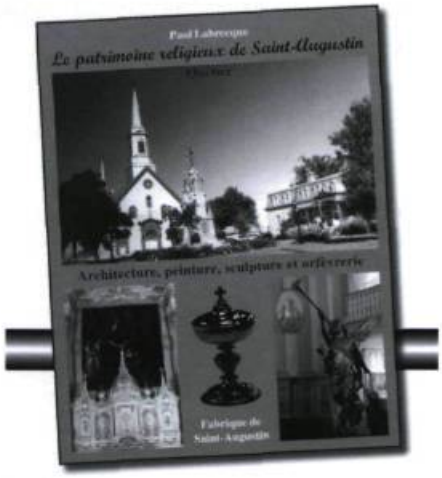
Paul Labrecque. *Le patrimoine religieux de Saint-Augustin, Québec. Architecture, peinture, sculpture et orfèvrerie.* Québec, Fabrique de Saint-Augustin, 2001, 22 p.

La brochure de Paul Labrecque présente, pour la première fois, l'ensemble du patrimoine religieux de Saint-Augustin. Ainsi, l'auteur traite non seulement de l'évolution architecturale de l'église, fil conducteur de la publication, mais aussi «du presbytère et des œuvres d'art importantes (sculpture, peinture et orfèvrerie), y compris les calvaires et le monument du Sacré-Cœur». En plus des cartes postales anciennes, une cinquantaine de photos en couleurs permettent au lecteur d'apprécier les éléments architecturaux et artistiques. Le travail de recherche est impressionnant et les descriptions sont détaillées et intéressantes. On trouve dans les encadrés des notes biographiques sur les principaux artistes qui ont contribué à la constitution de ce patrimoine, ce qui permet

de situer les œuvres dans leur contexte historique.

La brochure est divisée en quatre parties : les premiers temps de l'église sont évoqués dans «Le gros œuvre d'une église en pierre des champs» avec les réalisations des orfèvres François Ranvoyzé et Laurent Amiot, ainsi que du maître sculpteur et menuisier Jean Valin. Ensuite, dans «Le décor intérieur», des renseignements sont fournis sur le sculpteur Charles Vézina et le peintre Antoine Plamondon. Troisièmement, dans les «Changements apportés à l'église au XIXe siècle», des encadrés montrent les œuvres de Jean-Baptiste Côté, Louis Jobin et Henri Angers. La dernière partie, intitulée «Transformation de l'église au XXe siècle», se rend jusqu'à l'époque actuelle.

La qualité de cette brochure est remarquable. Son originalité réside dans la présentation et la richesse de son contenu informatif. Plusieurs découvertes faites par l'auteur, lors de ses recherches en archives paroissiales, sont révélées dans cet ouvrage, qui devrait servir de modèle aux fabriques possédant un patrimoine religieux méconnu. De plus, puisque c'est principalement dans l'art religieux que pouvaient s'exprimer les artistes canadiens-français, il est nécessaire d'étudier les trésors de nos églises pour apprécier le talent et les connaissances de nos prédécesseurs.



On peut se procurer cette publication au presbytère de Saint-Augustin, 325, route 138, Québec (Québec) G3A 1G7. Téléphone : (418) 878-2140. Télécopieur : (418) 878-3962.

Diane LeBel

◆◆◆

Lita-Rose Betcherman. *Ernest Lapointe : Mackenzie King's Great Quebec Lieutenant.* Toronto, University of Toronto Press, 2002, 352 p.

Ernest Lapointe, qui vécut de 1876 à 1941, fut député de 1904 jusqu'à sa mort, en 1941, de Kamouraska d'abord durant quinze ans, choix de son prédécesseur H. George Carroll devenu juge de la Cour supérieure, puis lieutenant-gouverneur du Québec, ensuite de Québec-Est pendant 22 ans, succédant à cet égard à Wilfrid Laurier. Le Québec-Est d'Ernest Lapointe était borné au sud par la rue Saint-Jean, à l'ouest par la rue Salaberry, le boulevard Langelier et la ville de Québec-Ouest (Vanier), au nord par la ville de Charlesbourg et enfin à l'est par le fleuve Saint-Laurent et le quartier Champlain de la ville de Québec, c'est-à-dire le secteur du Palais de l'intendant et le Quartier latin.

Dès l'élection du gouvernement de Mackenzie King, en 1921, Ernest Lapointe fut appelé au cabinet canadien. Sans lui, jamais King, qui l'a reconnu souvent, n'aurait remporté la direction du Parti libéral du Canada. Lapointe, c'était l'homme fort du Québec et du Canada français pour lesquels il s'est toujours battu. Il fut le principal architecte de la politique extérieure du Canada. Il se l'est même fait reprocher par le premier ministre comme nous l'indique l'un des ouvrages cités par madame Betcherman, une thèse soutenue à Laval et commentée en son temps dans *Cap-aux-Diamants :* John MacFarlane, *Ernest Lapointe and Quebec's Influence on Canadian Foreing Policy,* UTP 1999. M. King aurait préféré plus de patronage et moins d'affaires extérieures... Pour Lapointe, le patronage était plutôt une malédiction.

On constate que Lapointe ne défendait pas l'indéfendable en Chambre. Silence dans le scandale des douanes et l'imbroglio constitutionnel de 1926. Il s'en permettait davantage en campagne électorale, celle de 1926 en tout cas. D'ailleurs, à mon avis, l'ouvrage est insatisfaisant quant à l'attitude du gouvernement à l'endroit du gouverneur général Byng, dont les décisions furent correctes selon feu Jean-Charles Bonenfant et le consti-tutionnaliste Eugene Forsey. L'ouvrage de Roger Graham sur Arthur Meighen, en 1963, est mieux articulé à cet égard.

Ernest Lapointe aurait-il approuvé la conscription pour service hors du Canada? La question reste ouverte quoique sa fille Odette, épouse de Roger Ouimet, est d'avis que non.

Remarquable orateur, juriste d'envergure, Ernest Lapointe a perdu beaucoup d'argent à se consacrer à la politique plutôt qu'à la pratique du droit.

La ville du Cap-aux-Diamants n'aurait-elle fourni que ce parlementaire que les Communes lui devraient beaucoup.

Raymond Deraspe

◆◆◆

Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie (dir.). *Les textes poétiques du Canada français 1606-1867,* Édition intégrale, vol. 12 (1866-1867). Montréal, Fides, 2000, 715 p.

Ce douzième et ultime tome de cette gigantesque anthologie regroupe la totalité des textes poétiques publiés au Canada français durant deux années (1866 et 1867). Autrement dit, ce livre couvre une portion relativement brève dans l'ensemble des douze tomes, réunissant trois siècles de poésie de plus d'un millier d'écrivains canadiens. En tout, 275 poèmes occupent ce dernier recueil, peut-être le plus beau de toute la série.

Même s'ils ne rendent pas justice à la richesse des vers reproduits dans ce livre, plusieurs titres de poèmes sont évocateurs, parmi lesquels nous signalons : *Conseils d'une mère à sa fille* d'Adolphe Marsais, *La vie est un tourment, l'amour est un mensonge...* et *À une jeune fille qui m'a promis des confitures* d'André-Benjamin Charles, ou encore *Une ascension sur le mont Saint-Hilaire* d'Alphonse Bellemare.

Des chansons sont aussi incluses (sans les partitions musicales), comme la *Ronde du chat dans les montagnes,* de Joseph-Antoine Chagnon :

«Moi, je suis montagnard,
J'aime le frais bocage,
Et le flot du rivage
Enchante mon regard.» (p. 519).

Par ailleurs, l'avènement de la Confédération canadienne constitue un événement auquel beaucoup de poèmes font écho. Ainsi, Léon-Pamphile Le May rédige une ode, *La découverte du Canada* [Quels sons mélodieux! Quelle terre ardente!], qui occupe 2 600 vers (ou 60 pages du présent livre)!

Les poèmes ressemblent souvent à des chroniques politiques rédigées en prose rimée; nous sommes bien avant l'avènement du symbolisme en poésie, et de ce fait, tous ces vers sont faciles à lire et à comprendre. À l'époque de la parution de ces vers, Émile Nelligan n'était pas encore né.

Il est déplorable que cette réalisation exceptionnelle soit passée inaperçue dans la critique, car l'intérêt historique et social de ce projet de recherche n'a d'égal que son incomparable valeur littéraire. Fortes de cette grande réussite, souhaitons que Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie puissent poursuivre librement leurs recherches en histoire littéraire. Leur entreprise est exemplaire et les résultats, admirables.

Yves Laberge

◆◆◆

Luc Noppen et Lucie K. Morisset. *L'architecture de Saint-Roch. Guide promenade.* Québec, Les Publications du Québec/Ville de Québec/Ministère de la Culture et des Communications du Québec, 2000, 139 p.

L'architecture du quartier Saint-Roch de la ville de Québec reflète l'évolution de la vie urbaine en Amérique du Nord. Mais plus encore, cette architecture témoigne du dynamisme commercial, industriel et culturel d'un quartier qui a très tôt pris naissance autour des chantiers de construction navale. Luc Noppen et Lucie K. Morisset proposent de revoir le passé architectural de ce quartier pour mieux mettre en évidence la nature des changements qui surviennent dans la trame urbaine.

Offert sous la forme d'un guide de promenade, l'ouvrage se propose de montrer comment s'est figée une image péjorative ou négative de la «basse-ville» et de quelle manière on tente aujourd'hui de détruire cette image. Les auteurs accordent une importance au lieu de mémoire qui s'est constitué depuis le début de la colonie. Ils s'attardent aux grands incendies qui ont dévasté Saint-Roch pour mieux interpréter l'architecture actuelle du quartier. Ils retracent également comment les architectes voient la ville à travers les courants esthétiques qui dominent à différentes époques. Un regard posé sur l'architecture des institutions qui se sont établies dans Saint-Roch permet de saisir comment ces mêmes institutions s'approprient le quartier aux plans symbolique et social. Les rares maisons de pierre, les maisons ouvrières et les maisons bourgeoises qui ont survécu ou ont été construites après les incendies du quartier de 1866 et de 1870 ne sont pas négligées par les auteurs qui débusquent ici et là des exemples d'une architecture particulière. Ces maisons seront les lieux de résidence des travailleurs des tanneries, des manufactures de chaussures et de la Rock City Tobacco, ces usines qui ont façonné l'histoire économique et sociale du quartier.

En examinant le paysage construit du quartier Saint-Roch, les auteurs retracent les grands courants esthétiques qui ont marqué l'histoire de l'architecture nord-américaine. De l'éclectisme au classique en passant par le postmoderne, les auteurs nous font découvrir des détails étonnants d'une architecture en pleine mouvance. Les corniches des maisons alignées constituent l'ornementation essentielle des rues du quartier. Les fenêtres, les portes, les oriels et logettes brisent la monotonie des façades. La brique rouge, la tôle et le bardeau d'amiante sont autant de matériaux qui donnent une apparence massive aux bâtiments. Enfin, les auteurs nous font découvrir le Saint-Roch commercial qui troque ses usines contre des façades de grands magasins. L'arrivée des grands centres commerciaux, des palaces cinématographiques, des magasins et des tramways dans la rue Saint-Joseph transforme le paysage urbain du quartier.

On aurait pu croire au caractère austère d'un tel guide architectural sur Saint-Roch. Il faut se garder d'un tel jugement puisque Luc Noppen et Lucie K. Morisset ont réussi, avec une écriture limpide, à présenter une matière difficile à interpréter en raison de sa complexité. L'histoire d'un quartier et de son architecture ne s'impose pas d'elle-même. Il faut la reconstituer en tenant compte de ses occupants, de ses promoteurs, en examinant la nature et la valeur de son patrimoine et enfin en pesant les contradictions des enjeux du développement urbain.

Yves Hébert

◆◆◆

Bernard Andrès. *Écrire le Québec : de la contrainte à la contrariété.* Montréal, XYZ éditeur, 2001, [1990].

L'essai de Bernard Andrès, d'emblée, s'offre comme un livre à lire d'un seul tenant. Il s'agit de la réédition revue et augmentée d'un ouvrage publié pour la première fois en 1990. C'est dire qu'il se veut peaufiné, achevé.

En préface, l'auteur décrit sa démarche, qui l'a mené, au fil du temps et des circonstances, de l'étude du pamphlet québécois à celui des écrits de la Nouvelle-France. Il veut montrer comment ont été fondées les lettres dans les pays du Nouveau Monde, notamment en Nouvelle-

France – mais il propose aussi un détour passionnant (et trop court!) du côté de la littérature brésilienne. L'auteur procède en interrogeant les textes, toujours, et en prenant soin de choisir l'instrument d'analyse en fonction de l'objet à comprendre. C'est sans doute la raison pour laquelle la perspective comparatiste est exploitée, à profit. La trame principale de ce recueil s'exprime en ces termes : «Au lieu de faire naître les lettres québécoises dans les années 60, ou au mieux avec *Le chercheur de trésors* (1837), [Bernard Andrès] tente de remonter aux premières manifestations littéraires de l'ancienne colonie. L'optique, elle, consiste à focaliser le travail sur des formes moins reconnues (et étudiées) de cette littérature en émergence» (p. 25). Ainsi, plusieurs genres littéraires sont mis à contribution, qui ont en commun d'être marginaux ou moins généralement étudiés et connus (récits de voyages, mémoires et littérature pamphlétaire, entre autres). Cette diversité peut paraître au départ hétéroclite, mais elle est subsumée par la réflexion constante de l'auteur sur la notion d'émergence.

Bien que le principe unificateur de ces textes soit clair et que l'ensemble du livre poursuive ce fil de pensée, l'émergence du littéraire au Québec, qui se trace un parcours allant «de la contrainte à la contrariété», le fait d'étaler le propos sur quatre siècles pourrait dérouter un lecteur s'attendant à une analyse serrée, reposant sur une périodisation circonscrite. En revanche, c'est le privilège de l'essayiste que de prendre des voies réservées, et d'en abandonner d'autres, obligées... Quoi qu'il en soit, le livre de Bernard Andrès offre des pistes d'étude riches, qui donneront de quoi penser à tous ceux qui réfléchissent sur les littératures émergentes.

Julie Gaudreault

◆◆◆

Pierre Couture et Camille Laverdière. *Jacques Rousseau. La science des livres et des voyages.* Montréal, XYZ, 2000, 175 p

.

Cette biographie raconte la carrière du botaniste québécois Jacques Rousseau (1905-1970), que l'on connaît surtout pour avoir été le cofondateur du Jardin botanique de Montréal et qui a été longtemps professeur à l'Université Laval.

Disciple du frère Marie-Victorin, homme de science passionné et têtu, on dirait que toute la vie de Jacques Rousseau a été marquée par l'incompréhension et les contrariétés les plus diverses : maladies, problèmes familiaux, déménagements et critiques de toutes sortes. Or, malgré son mauvais caractère et son humeur imprévisible, la mémoire de Jacques Rousseau est toujours défendue par son biographe, qui l'admire inconditionnellement. Ce chercheur a d'ailleurs été affilié à de nombreuses institutions importantes sur lesquelles il a laissé sa marque : le Jardin botanique de Montréal, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS, devenue en 2001 l'Association francophone pour le savoir), le Musée de l'Homme à Ottawa, le Centre d'études nordiques de l'Université Laval. L'ouvrage raconte les différents projets du botaniste, ses nombreux articles, ses voyages et ses explorations de régions québécoises alors peu connues : l'île d'Anticosti et l'Ungava.

Il existe au Québec assez peu d'ouvrages consacrés à nos chercheurs, comme on le fait encore fréquemment en France pour Pasteur, Descartes, Jussieu et les Curie. Aujourd'hui, un prix prestigieux de l'ACFAS porte le nom de Jacques Rousseau. Cette biographie destinée à un large public nous fait mieux connaître l'homme, et conviendra particulièrement aux jeunes étudiants (et pas uniquement à ceux des domaines scientifiques).

Yves Laberge

◆◆◆

L'HISTOIRE À PORTÉE DE MAIN

Des biographies, des romans historiques, des livres sur l'histoire, l'urbanisme, le patrimoine, l'architecture, l'art...

2 librairies :

1100, rue Saint-Jean
Québec QC G1R 1S5
Tél.: (418) 694.9748

286, rue Saint-Joseph Est
Québec QC G1K 3A9
Tél.: (418) 692.1175

LIBRAIRIE
PANTOUTE
librairie indépendante agréée

un site : www.librairiepantoute.com

En toute complicité... depuis 30 ans !